

## RTA - Interview de Michel Wieviorka 2013

### Partie 1/3

#### La notion de sujet

**Michel Wieviorka, vous avez ouvert vos 9 leçons de sociologie sur l'omniprésence du thème du sujet comme outil d'analyse : en quoi est-ce que cet outil vous paraît incontournable pour penser les enjeux de société comme la santé, le travail mais aussi l'étude des familles ?**

#### **Michel Wieviorka**

Ça peut paraître un peu paradoxal que de dire qu'il faut penser global, regarder le monde dans sa totalité, les grandes logiques planétaires, et qu'il faut se centrer sur le sujet pour comprendre un certain nombre de phénomènes pour mieux les comprendre, et pourtant c'est ce qui se passe. Je pense qu'il faut prendre la catégorie du sujet comme point de départ parce qu'elle nous aide à mieux comprendre *l'action*. L'action individuelle, l'action collective et, à partir de là, les transformations des institutions, les transformations des systèmes politiques. Bref, si nous voulons comprendre comment le monde se transforme, je ne dis pas que c'est la seule entrée, bien sûr, mais l'entrée par l'idée de sujet est tout à fait utile parce qu'elle nous permet de rentrer dans la façon dont les personnes pensent leur existence, leur situation, leur capacité d'action, leur action. Ça, c'est le point de départ. Mais cette notion de sujet, elle pose des problèmes, elle pose plein de problèmes.

Un premier problème c'est qu'elle est un petit peu romantique, c'est pas mal « je suis sujet de mon action, je vais faire des choses », mais tout le monde n'est pas sujet, tout le monde n'a pas la capacité de faire des choses. Donc, qu'est-ce qui se passe quand le sujet n'est pas cet individu glorieux capable d'actions ?

Deuxièmement, ce sujet on ne sait pas trop comment le définir. Est-ce qu'il faut le définir comme quelque chose de tout à fait abstrait, comme une virtualité que chacun de nous aurait, ou est-ce qu'il faut lui donner un contenu ? On peut être un sujet social, si je vous dis « je suis un ouvrier, j'ai une conscience ouvrière » : définition sociale de ma subjectivité. Si je vous dis « je suis musulman » : là, ma subjectivité, elle est religieuse. Elle peut être culturelle, elle peut être beaucoup de choses. Alors, est-ce que c'est une virtualité abstraite ou est-ce que c'est quelque chose qui est déjà chargé de contenu ? Reste le problème. Je vous le dis tout de suite, nous ne trancherons pas aujourd'hui.

Je crois aussi que la notion de sujet pose un autre problème. C'est que quand on dit « le sujet », on a le sentiment qu'on parle de quelque chose qui est défini de manière stable une fois pour toutes, ça marche ou ça ne marche pas, mais ça existe. Les réalités c'est que les choses ne sont jamais comme ça. On voit qu'il y a des personnes qui sont capables d'actions à certains moments et qui ne le sont pas à d'autres moments. Qui sont « très sujets », si je peux dire, à un moment et « très peu » à d'autres. Et plus j'avançais dans la réflexion sur ce type de problème depuis des années, et plus je suis arrivé à la conclusion qu'il fallait faire un pas de plus : la notion de sujet c'est ce qui permettait de commencer à réfléchir, mais qu'il fallait s'intéresser à des processus. C'est-à-dire des processus dans lesquels on se construit ou on se déconstruit comme sujet. Et que ces processus on peut les appeler – c'est un peu jargonant – des processus de *subjectivation* : je suis, en plus, de plus en plus sujet, de plus en plus capable de maîtriser mon existence, de faire des choix, d'être celui qui décide de son

expérience, etc. Donc des processus de subjectivation et des processus de *dés*subjectivation : je suis de plus en plus privé de cette capacité. Alors je me drogue, je me tue, je tue les autres, je me cloître, peu importe. Et donc je pense que l'idée de sujet c'est un point fondateur d'une réflexion, mais qui doit nous amener très vite à réfléchir à des processus. Ça, c'est ma première réponse.

Mais si vous permettez une deuxième réponse : je pense qu'il ne faut pas confondre *le sujet et l'acteur*. Si le sujet c'est une virtualité, la question intéressante c'est « comment », pour utiliser un mauvais vocabulaire, « comment on passe à l'acte ? », « Comment on passe du sujet à l'acteur ? ». Je vais vous donner un exemple de virtualité très négative. Il y a des milliers de personnes, des dizaines de milliers de personnes en Belgique ou en France qui doivent être certainement sensibles à des idées extrêmement négatives pouvant mener au terrorisme. Mais il n'y a que des cas exceptionnels d'individus qui transforment cette subjectivité-là en meurtre terroriste. Et donc : qu'est-ce qui fait que je passe ou je ne passe pas à l'acte ? Que je deviens ou que je ne deviens pas acteur ? Que je reste acteur ou que je cesse d'être acteur ? C'est un autre ensemble de problèmes et c'est très intéressant. Je pense que nous devons vraiment distinguer les registres.

Et donc ma réponse, voyez-vous, à votre question, c'est : oui, la notion de sujet est utile, à condition, un, de la compléter par l'idée de processus « subjectivation - déssubjectivation », et à condition, [deuxièmement], de poser la question du passage à l'acte, du passage du sujet à l'acteur.

**Nous allons aborder cette question du passage à l'acte dans le rapport de la subjectivation, des problèmes de subjectivation et de la violence, mais auparavant, si vous le permettez, dans les exemples que vous avez donnés, vous en évoquez qui concernent des individus.**

**Est-ce que la notion de sujet exclu le rapport au collectif ou pas ?**

**Et une deuxième question nous préoccupe dans le champ de nos interventions : peut-on considérer que ces processus concernent l'enfant, et à quelle condition ? Est-ce que l'enfant peut être un sujet à part entière ou est-il un sujet en devenir ?**

**Michel Wieviorka**

Alors, ce sont des questions distinctes, difficiles.

*Première question* : ma réponse est « oui » sans hésiter. La notion de sujet permet d'éclairer l'action collective aussi bien que l'action personnelle ou individuelle, et ce pour une raison extrêmement simple, c'est que nous vivons dans un monde où de plus en plus l'action collective est un choix personnel. Bien sûr, il existe de nombreuses situations où on rentre dans l'action collective parce que nos parents étaient comme ça, nos grands-parents étaient comme ça, etc., donc on ne fait que reproduire le groupe, la communauté ; bien sûr ça continue d'exister. Mais de plus en plus aujourd'hui comment les choses se passent ? Je choisis, c'est ma décision personnelle, et donc hautement subjective, je choisis de participer à l'action collective. Je vais à la manif ou je ne vais pas à la manif ? Je vais à la manif mais je ne reste pas dans la manif ou je reste dans la manif ? Après la manif je vais continuer à me mobiliser ou je ne vais pas continuer à me mobiliser ? Ce sont des décisions personnelles. Et, par conséquent, comprendre l'action collective c'est tenir le plus grand compte du fait qu'elle est, en quelque sorte, la cristallisation d'actions individuelles. Pas toujours, pas complètement, il faudrait nuancer ce que je vous dis. Mais pour moi la réponse est

extrêmement nette, et par conséquent cela permet de mieux réfléchir à des phénomènes qui, souvent, font peur et sont perçus uniquement sous l'angle du collectif : le communautarisme, les identités collectives. Dans nos pays, quand on dit « l'Islam », il y a tout de suite des gens qui ont très très peur. L'Islam est souvent un choix personnel. C'est : « Je prends la décision d'être musulman, c'est mon choix ». À partir de là, il se passera un certain nombre de choses, je rentrerai dans une logique collective. Et donc, si on comprends ça, on comprend mieux que l'Islam est tout à fait compatible avec l'individualisme de nos sociétés. Alors ça, c'est la première de vos deux questions.

*L'enfant.* Alors évidemment, l'enfant n'est pas un sujet complet, au sens où il n'a pas tous les éléments dont dispose un adulte, mais je considère, moi, qu'il ne suffit pas de dire que l'enfant est un sujet « en devenir ». Je considère qu'à tout âge, à partir du moment où il cesse d'être totalement dépendant de sa mère qui le nourrit, à tout âge, un enfant doit être tenu pour un sujet : mais un sujet qui est limité par rapport à d'autres ; mais de la même façon qu'il y a des adultes qui sont aussi des sujets très limités. Mais l'enfant est un sujet, non pas en devenir, mais un sujet qui, comme d'autres sujets, entrera dans des « processus de subjectivation et de désobjectivation », mais qu'à tout instant il faut le considérer comme un sujet. C'est en tout cas ma position personnelle. Et ça ne veut pas dire qu'un enfant a les mêmes instruments de jugement qu'un adulte ou la même expérience, bien sûr, mais je considère qu'un enfant est un sujet, bien sûr.